



**HAL**  
open science

# De la Corne d'or aux sources du Cendere, coupe transversale des contradictions du développement urbain durable à Istanbul

Brian Chauvel, Yoann Morvan

## ► To cite this version:

Brian Chauvel, Yoann Morvan. De la Corne d'or aux sources du Cendere, coupe transversale des contradictions du développement urbain durable à Istanbul. Jean LAGANE. Les défis de la durabilité urbaine en Méditerranée, Presses Universitaires d'Aix-Marseille, 2013, Espace et développement durable, 9782731409048. hal-04180280

**HAL Id: hal-04180280**

**<https://hal.science/hal-04180280v1>**

Submitted on 11 Aug 2023

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

## De la Corne d'or aux sources du *Cendere*, coupe transversale des contradictions du développement urbain durable à Istanbul

Brian Chauvel, CADIS Ehess-Paris / Boursier TÜBITAK

Yoann Morvan, Observatoire Urbain d'Istanbul / Institut Français d'Etudes Anatoliennes

Version corrigée 7 mars

En mars 2009, le cinquième Forum mondial de l'eau s'est tenu à Istanbul. Sur la rive Nord de la Corne d'or, dans le nouveau centre de congrès, cet événement a contribué à couronner l'insatiable désir, des édiles municipaux et nationaux, d'internationalisation de la mégapole turque. À un degré moindre, le forum vient relayer les timides initiatives locales en matière de développement durable menées depuis une vingtaine d'années. La montée en puissance relative de cette sensibilité est reflétée par l'apparition d'un néologisme dans la langue turque : *sürdürülebilir kalkınma* (littéralement "développement durable"). Cependant, la réception et l'usage de la notion se heurtent bien souvent au primat d'une pensée renouvelée de la croissance et du développement. Porté par le kémalisme<sup>1</sup>, puis renouvelé par les politiques néolibérales (1980-2012), le principe d'un développement « *a la turca* » est l'un des fils conducteurs d'une pensée économique nationale<sup>2</sup> cherchant à se démarquer de ses voisins du Nord de la méditerranée tout en s'intégrant dans les flux globaux, en particulier à partir des années 1980. Parallèlement à cette évolution, l'émergence de l'impératif de durabilité n'apparaît que comme un adjuvant subalterne du développement économique. Promue par les pouvoirs publics qui en font un symbole de la puissance nationale, la récente et rapide croissance turque (9 % de croissance en 2010, selon l'OCDE, juste derrière la Chine) est une composante importante de l'adhésion populaire au Parti pour la Justice et le Développement (AKP). Istanbul est le fer de lance économique de cette vision du développement. À ce titre, la métropole du Bosphore est l'objet de projets d'envergure nationale. Durant la campagne électorale de 2011, l'AKP, a ainsi annoncé des travaux faramineux : troisième aéroport, percement d'un canal reliant les mers Noire et Marmara<sup>3</sup>, en plus d'un troisième pont, projets bien loin des perspectives de durabilité.

Le processus de métropolisation d'Istanbul est l'un des plus impressionnants des espaces méditerranéens<sup>4</sup>. L'extension de l'aire urbaine stambouliote a été considérable au cours des dernières décennies. Aussi, il nous a paru épistémologiquement éclairant d'opérer une coupe transversale de façon à révéler la complexité et les contradictions des relations entre impératif de durabilité, en particulier sur la question de l'eau, et voracité de l'emprise foncière. Du cœur visible de la politique de l'eau aux franges urbaines, nous avons remonté l'estuaire historique d'Istanbul, puis suivi le cours de la rivière Cendere, vers les zones forestières de plus en plus mitées par l'urbanisation. Première séquence socio-géographique : un estuaire autour duquel furent formulées les problématiques de la paupérisation de l'habitat. Nous y verrons comment le traitement de la question de l'eau a transformé cet estuaire en une Corne d'or, symbole de

---

<sup>1</sup> Politique nationale, du nom du chef de l'Etat Mustapha Kemal Atatürk, menée de 1923 jusque dans les années 1940, avec des conséquences importantes dans les décennies qui ont suivies.

<sup>2</sup> L. Ünsaldı, 2011.

<sup>3</sup> Y. Morvan, 2011.

<sup>4</sup> N. Douay et F. Moriconi-Ebrard, 2010.

régénération, renouant avec l'héritage d'une métropole aux ambitions internationales. Deuxième séquence, à Kağıthane, le traitement des boues nauséabondes accumulées à l'embouchure des deux rivières se déversant dans l'estuaire révèle le rôle prépondérant et la politique de développement de l'administration des eaux et canalisations d'Istanbul (İSKİ). En amont des espaces verts bordant les « eaux douces », le corridor industriel échappe à toute gestion intégrée des eaux. Dernière séquence, au voisinage de la source Hamidiye, et à distance respectable de l'agglomération, la juxtaposition de déchetteries et de complexes résidentiels fermés laisse transparaître une organisation fragmentaire des espaces qui pose notamment des questions de gouvernance<sup>5</sup>. De ce fait, les quelques initiatives en matière de développement durable restent isolées et sans vision d'ensemble.

### **Carte 1 : Bassin versant du Cendere, et estuaire de la Corne d'or<sup>6</sup>**

### **Carte 2 : Reconversion des rives industrielles de la Corne d'or<sup>7</sup>**

## **La Corne d'or : re-conquête et régénération d'un territoire marginalisé**

« *Haliç* », littéralement « estuaire », est le terme courant par lequel la langue turque désigne ce qui est connu à l'étranger sous des appellations équivalant à « Corne d'or ». L'apparition, au milieu des années 1990, d'une version directement issue de cette désignation internationale (*altın boyunca*) trahit un changement de regard sur la partie la plus ancienne de l'agglomération. Anciennement dévolue à des fonctions industrielles et commerciales, elle est aujourd'hui un symbole fort des velléités de rayonnement d'Istanbul sur la scène des villes mondiales. Depuis une trentaine d'années, diverses initiatives visent à dépolluer, puis réaménager cet espace maritime. Elles alimentent un processus de reconquête au cours duquel la prise en compte des problématiques environnementales, patrimoniales et sociales, encouragée par des institutions internationales, traduit une conception renouvelée du progrès, associée à l'idéal national d'un retour à l'âge d'or.

Pour que l'estuaire aux effluves pestilentiels des années 1970 soit transformé en une Corne d'or rappelant le glorieux héritage de l'histoire ottomane et évoquant l'image de la corne d'abondance, il a fallu que soit mobilisée toute la puissance de l'action publique. À une époque où les priorités d'Ankara (capitale politique et symbole fondateur d'une République volontairement fondée à distance de l'ancienne capitale impériale) étaient centrées sur des objectifs de développement industriel, Istanbul connaissait une forte urbanisation spontanée. Le traitement des problèmes liés à cette urbanisation permet de mieux comprendre comment d'autres objectifs se sont progressivement substitués à l'orientation industrielle des politiques publiques. Ils sont au cœur d'un projet de développement dont la Corne d'or est devenue un symbole fort. L'importance accordée à la qualité de ses eaux relève d'un « fétichisme technologique »<sup>8</sup> qui affiche les preuves discutables de l'efficacité des politiques environnementales et de l'implication des édiles municipaux, à des fins notamment électoralistes.

---

<sup>5</sup> J-F. Pérouse, 2011.

<sup>6</sup> À partir de A. Cankat & G. Özyayın, 2011, p. 117 : une adaptation de K. Cecen 1984, par les étudiants du workshop

<sup>7</sup> Reconstitution des photos aériennes accessibles sur le « guide de la ville d'Istanbul », site de l'İBB [<http://sehirrehberi.ibb.gov.tr/map.aspx>]. Vues consultées le 15 février 2012.

<sup>8</sup> J-F. Pérouse, 2011, p. 71.

## ***La dépollution comme mot d'ordre d'une régénération des territoires industriels***

Événements marquants pour la prise en compte des problèmes de l'eau et de la pauvreté à Istanbul, les épidémies de choléra des années 1970 tirent la sonnette d'alarme sur l'état du réseau de distribution des eaux. Les zones d'habitat informel et illégal (*gecekondu*), qui n'étaient pas raccordées au réseau vieillissant, sont alors placées en quarantaine. La création, par l'Organisation mondiale de la santé d'un consortium international qui met en place un système intégré de collecte, stockage et redistribution des eaux (projet DAMOC) amorce une politique volontariste à une époque où Ankara refuse encore d'investir dans les infrastructures urbaines. C'est à la même époque qu'émergent les problématiques environnementales dans le débat public, lors des élections municipales de 1973<sup>9</sup>.

Les années 1980 marquent un tournant dans les politiques urbaines à Istanbul. Après le coup d'État militaire, trois puissantes institutions sont créées. L'ancienne entité municipale est découpée en arrondissements coordonnés par la Mairie du Grand Istanbul (İBB), issue de la loi de 1981 et entrée en fonction en juin 1984. L'administration des eaux et canalisations d'Istanbul (İSKİ, fondée en 1981) et l'organisme d'état chargé du logement social (TOKİ), qui doit adapter son action aux caractéristiques notamment environnementales des villes (article 57 de la Constitution de 1982), sont deux puissants leviers de l'action publique. Les grands travaux prévus dans les années 1970, à commencer par l'aménagement des rives de la Corne d'or, sont lancés à la faveur de ce nouveau cadre institutionnel.

Premier chantier d'ampleur mené par l'İBB, l'éradication des implantations industrielles sur les rives participe à un vaste projet de régénération du front de mer. La nécessité de cette intervention lourde sur les infrastructures (réaménagement des voies de circulation et des berges) est renforcée par la volonté de s'attaquer à la pollution : elle en supprime les sources les plus immédiatement visibles. Certaines grosses industries ont commencé à migrer durant la décennie précédente, faute de place, mais un grand nombre d'ateliers et d'entrepôts subsistent encore. C'est à la force des tractopelles que ces espaces sont réaménagés. Les nouveaux espaces verts aux allures de parcs paysagers et de loisirs qui les remplacent restent cependant infréquentables durant plus de dix ans, à cause des odeurs pestilentielles dégagées par les eaux de l'estuaire. Les quartiers adjacents, séparés de leur interface maritime par un nouveau boulevard, vivent alors une période de relégation signant la fin de leur destin industriel. Leurs habitants gardent de Bedrettin Dalan, l'initiateur de ces grands travaux pendant son mandat à la tête des institutions municipales<sup>10</sup>, un sobriquet évocateur : « le bulldozer ». La cicatrice laissée dans le tissu urbain occulte les améliorations du système d'adduction d'eau car c'est en surface que l'action publique est la plus manifeste (carte 2).

## ***La Corne d'or : un patrimoine intégré aux objectifs de développement***

Jusqu'au milieu des années 1990, les énergies semblent toutes engagées dans une direction : dépolluer et désindustrialiser. À la fin de la décennie les grandes transformations se caractérisent par une plus forte attention portée au patrimoine, laissant présager une approche plus soucieuse des diverses temporalités et de la durabilité des aménagements. Le classement, par l'Unesco, de la péninsule historique au patrimoine mondial de l'humanité (1985) a

---

<sup>9</sup> J-F. Pérouse, 2010, p. 253.

<sup>10</sup> Bedrettin Dalan, du Parti de la mère patrie, est maire de la Municipalité du Grand Istanbul de 1984 à 1989.

conduit à délimiter des secteurs prioritaires, dont les murailles maritimes et les quartiers de Fener et de Balat, sur la rive sud de la Corne d'or. La conférence des Nations Unies sur les peuplements humains (Habitat II)<sup>11</sup>, organisée en juin 1996, donne l'impulsion à une nouvelle dynamique laissant plus de place aux voix de la "société civile", telles celle d'Okay Ekinci<sup>12</sup>, porteuses d'une vision du développement sensible aux dimensions sociales, urbaines et écologiques. La question patrimoniale fédère alors les énergies, notamment autour du projet de réhabilitation des quartiers de Fener et de Balat, coordonné par les institutions municipales, des organisations internationales et des acteurs locaux. Les friches industrielles laissent progressivement la place à un nouveau paysage que le patrimoine bâti est appelé à revitaliser. Le projet de réhabilitation des quartiers de Fener et de Balat fut lancé par la Mairie de Fatih (l'arrondissement qui couvre la péninsule historique), l'Union européenne et le Centre du patrimoine mondial de l'Unesco. Produit dans la foulée de la conférence Habitat II, le rapport intermédiaire de 1997 donne des gages de durabilité. Outre un volet social visant à renforcer les services sanitaires et sociaux, les concepteurs du projet prévoient en effet de faire appel aux compétences locales qui, une fois formées, pourraient transmettre ce savoir faire et l'appliquer à d'autres initiatives. Critique envers d'autres modes de conservation du patrimoine (le quartier de Zeyrek ayant été écarté par crainte des spéculations), ce projet de réhabilitation se présente comme un modèle de « bonnes pratiques »<sup>13</sup> avec une dimension participative<sup>14</sup> qui doit provoquer un effet d'entraînement et inspirer d'autres projets. La réhabilitation des quartiers de Fener et de Balat s'inscrit en effet dans une série d'opérations de mise en valeur du patrimoine de la péninsule historique et des rives de l'estuaire.

Le programme « Corne d'or, vallée culturelle » engagé à la fin des années 1990 sous l'impulsion d'Ali Müfit Gürtuna, maire du Grand Istanbul de 1999 à 2004, affiche la volonté de réintégrer les quartiers historiques au centre de la métropole. Dans la continuité des grands travaux de la mandature de Dalan, il vise à former une zone d'attraction culturelle qui puisse représenter Istanbul à l'échelle des villes globales<sup>15</sup>, tandis que la nature, l'eau et le passé sont sensés médiatiser les relations des habitants à leur ville. Le projet « Istanbul ville-musée », lancé en 2004 par l'actuel premier ministre Erdoğan présente des intentions similaires, en prétendant « sauver et préserver la péninsule historique, la faire regagner aux Stambouliotes, à la Turquie et à l'humanité »<sup>16</sup>. Les actions de « préservation » des quartiers de Zeyrek et de Süleymaniye soulèvent cependant de fortes critiques. La chambre des architectes dénonce notamment « une conception sélective de la protection du patrimoine [...], une conception nationaliste qui tend à protéger tout ce qui concerne la période ottomane et rien d'autre »<sup>17</sup>. Elles se traduiront en effet beaucoup plus par des rénovations, voire des reconstructions à neuf d'une architecture en bois symbolique de cette période, que par des opérations de sauvegarde. La dimension sociale est en outre absente ; les promesses d'emplois générés par le tourisme ne concernent pas les habitants expulsés ou relogés à quelques dizaines de kilomètres. Le passé semble alors réduit à un élément décoratif subalterne ; déconnecté du contexte social, urbain et écologique, il est soumis à des perspectives de développement purement économiques.

---

<sup>11</sup> Sur les conférences habitat II, voir aussi M. Cohen, 1996.

<sup>12</sup>O. Ekinci, 1994.

<sup>13</sup> F. Navez-Bouchanine, 2007.

<sup>14</sup> R. Stoquart, 1997, p. 3 (avertissements).

<sup>15</sup> V.Dökmeci & Z. Günay, 2011.

<sup>16</sup> L. Renou, p.13.

<sup>17</sup> D. Özel, 2004, p. 23.

La dépollution des eaux de la Corne d'or peut être analysée à travers le même prisme. L'héritage ravivé quand le terme *Altun Boyunuz* (littéralement "Corne d'or") est préféré à celui de *Haliç* est tout autant détaché du contexte urbain que le nouveau patrimoine ottoman des quartiers de Süleymaniye ou de Zeyrek. Repoussant d'abord le tissu industriel à distance des rives, la dépollution et l'aménagement de l'estuaire offrent ensuite un axe de pénétration à d'ambitieux projets culturels. Ceux-ci se réapproprient alors les vestiges de la période industrielle. Portés par de puissants groupes, ils constituent autant d'enclaves privatives essaimées au fil de l'eau. Koç bâtit son musée de l'industrie à Hasköy dès 1994, Kadir Has fonde une université dans l'ancienne manufacture de tabac de Cibali en 1999, Oğuz Özerden, un jeune quadra ayant fait fortune dans les télécoms implante une université (*Bilgi*) et un musée d'art contemporain (*Santral Istanbul*) dans l'enceinte de l'ancienne centrale électrique de Silaharağa en 2007. Implantations auxquelles s'ajoutent le *Feshane*, ancienne usine textile réhabilitée en « Centre de foire, de congrès et de culture international » (selon la présentation officielle en français) et le *Haliç Kongre Merkezi*, l'ancien abattoir rénové en centre de congrès qui héberge le forum mondial de l'eau en 2009. Le projet Corne d'or Vallée Culturelle s'inscrit ainsi dans un contexte de politiques néolibérales génératrices d'espaces privatisés et de commodités culturelles en rupture avec le milieu social environnant<sup>18</sup>.

**Photo 1: *Haliç Kongre Merkezi*, en 2003<sup>19</sup>**

### ***Un âge d'or retrouvé ?***

En retour, cette vallée de la culture fournit un nouveau cadre interprétatif du patrimoine historique. Celui-ci, extrait du tissu urbain, perd l'aspect vieillot qui entachait l'image de l'ancienne capitale impériale. Un rapprochement entre les nouveaux établissements culturels et le patrimoine monumental ottoman s'opère. D'une part, un style « néo-ottoman » vient souligner les ambitions internationales des nouvelles implantations : en témoigne l'architecture du *Feshane* et du *Haliç Kongre Merkezi* (photo 1). De l'autre, les monuments historiques sont réintégrés à une mise en scène qui leur donne un lustre tout à fait contemporain. Cette mise en scène est perceptible dans les réaménagements constants effectués autour de la fameuse mosquée d'Eyüp, qui ancre Istanbul dans un âge d'or islamique. Elle l'est aussi, de manière plus frappante encore, autour de la mosquée de Sultan Selim (symbole de la puissance politique d'un Islam orthodoxe), dont la masse imposante domine Fener depuis le quartier très conservateur de Çarşamba. Elle l'est enfin, plus ponctuellement, mais plus spectaculairement, au pied de la muraille maritime : les rives de Balat accueillent désormais chaque 29 mai une foule compacte qui assiste aux cérémonies commémorant la conquête *in situ*, avec force d'exploits pyrotechniques et aquatiques.

Cet engouement pour l'histoire ottomane doit être resitué dans le contexte politique national. Bien que «dès le début des années 1940, on peut identifier des initiatives tendant à développer une conscience patrimoniale dans la perspective de fêter le 500<sup>e</sup> anniversaire de la conquête d'Istanbul »<sup>20</sup>, ces cérémonies restent assez confidentielles jusqu'aux années 1990. La protection du patrimoine est une prérogative de l'État dès sa fondation<sup>21</sup>. Or, la rupture

<sup>18</sup> V.Dökmeci & Z. Günay, 2011.

<sup>19</sup> Photo issue du fond de l'Observatoire Urbain d'Istanbul

<sup>20</sup> J-F. Pérouse, 2010, p. 257.

<sup>21</sup> Par exemple, La Commission pour la conservation des œuvres anciennes, qui doit donner son accord à toute modification sur le bâti classé, est créée dès 1924. La Turquie est aussi signataire (depuis novembre 1972) de la

républicaine avec l'Empire rend suspectes les manifestations nostalgiques de ce type, parallèles aux fêtes nationales officielles. Il faut attendre l'arrivée du Parti du bien être (*Refah partisi* – dont est issu l'actuel AKP) à la tête de la municipalité d'Istanbul, pour qu'elles soient officiellement légitimées et prennent de l'envergure ; les institutions municipales s'impliquent dans leur organisation. Remportant les élections municipales en mars 1994, avec pour slogan « la reconquête d'Istanbul », le *Refah* promeut ainsi les principes d'une synthèse turco-islamique<sup>22</sup> qui trouve dans l'ancienne capitale impériale les lieux de son déploiement. L'Islam politique remporte à nouveau les élections en 1999 et garde ensuite la main sur les institutions municipales. Il serait donc « très réducteur » de lier la redécouverte du patrimoine (et, ajoutons, de la Corne d'or) à la « prétendue occidentalisation de la société turque »<sup>23</sup>.

Au regard des projets « Corne d'or vallée de la culture » et « Istanbul ville-musée », l'initiative menée dans les quartiers de Fener et de Balat semble pourtant bien singulière. De fait, elle s'est heurtée à de fortes résistances. La critique qu'elle adressait aux autres projets, notamment de non-prise en compte du contexte social et d'un patrimoine minoritaire, a dû faire face à des soupçons d'ingérences étrangères, nourris par une opposition politique conservatrice. L'histoire des quartiers de Fener et de Balat, respectivement identifiés à la présence de populations grecques orthodoxes (*rum*) et juives, est en effet potentiellement polémique ; au regard d'une identité nationale qui serait exclusivement turque et sunnite. Bien que n'intervenant pas sur le patrimoine religieux, le projet de réhabilitation, qui expose l'histoire minoritaire de ces quartiers, fut parfois accusé de servir les intérêts du patriarcat grec orthodoxe (son siège est à Fener) ou de faciliter l'emprise des étrangers sur un secteur dont la conquête (le 29 mai 1453) est érigée en symbole du destin historique de turcs porte-étendards de l'Islam. Les anciens quartiers « minoritaires » doivent, parallèlement à leur redécouverte, composer avec la mise en scène d'une histoire nationale revisitée. La portée et l'exemplarité du projet de réhabilitation des quartiers de Fener et de Balat sont ainsi doublement limitées : d'une part au regard de l'objectif primordial de développement économique tiré par le tourisme et l'international, et d'autre part face au prisme idéologique, relayé par les instances municipales, qui soumet le patrimoine présenté comme minoritaire au récit national. Les perspectives de développement durable ouvertes par cette initiative sont subordonnées à d'autres priorités et difficilement appropriées par les habitants de ces quartiers<sup>24</sup>. Le nouveau projet de « renouvellement » des quartiers de Fener, Balat et Ayvansaray affirme violemment ce rapport de subordination : présenté en 2009, il prévoit de raser des bâtiments classés (dont certains furent réhabilités dans le cadre du projet précédent), court-circuite les initiatives locales<sup>25</sup> qui défendent un modèle de réhabilitation plus participatif et mobilise le cadre juridique de prévention des risques sismiques pour menacer d'expulsion les familles récalcitrantes.

---

convention concernant la protection du patrimoine mondial, culturel et naturel adoptée par la conférence générale de l'Unesco.

<sup>22</sup> E. Copeaux, 1997.

<sup>23</sup> J.-F. Pérouse, 2010, p. 257.

<sup>24</sup> La difficile, et jusqu'ici impossible, mise en place d'un système de tri sélectif illustre l'échec de l'importation telles quelles de pratiques écologiques, quand bien même elle provenait d'une initiative locale.

<sup>25</sup> Association Febayder, de défense des habitants des quartiers de Fener, Balat et Ayvansaray (febayder.org)

## **En amont des « eaux douces d'Europe » : les sources d'une urbanité fragmentée**

Le nettoyage des eaux de l'estuaire est une nécessité préalable à la mise en scène de la Corne d'or. L'engagement d'İSKİ dans cette tâche tient aussi lieu de politique environnementale de la Mairie du Grand Istanbul (İBB). En 2012<sup>26</sup>, près d'un cinquième des investissements financiers de l'İBB serait consacré à l'« environnement » (la catégorie est très élastique), l'administration des eaux et canalisation d'Istanbul étant le plus gros poste de dépenses avec un budget de 1,86 milliard de dollars (sur 11 milliards). La double tendance précédemment observée à propos du patrimoine oriente aussi les questions écologiques qui doivent d'une part se plier à un impératif marketing (l'environnement servant de vitrine dans une économie globale) et d'autre part exercer une fonction symbolique, les espaces verts évoquant une sorte de pureté originelle<sup>27</sup>. L'administration des eaux et canalisation d'Istanbul est ainsi chargée d'une tâche paradoxale : favoriser à la fois l'urbanisation des rives et un retour aux sources ottomanes du paysage. Le premier acte spectaculaire de cet engagement, se joue en 1997 au fond de l'estuaire, entre le futur *Feshane* et la future université Bilgi, dans le secteur anciennement connu sous le nom des eaux douces d'Europe.

### **Photo 2 : Santral Istanbul en 2005<sup>28</sup>**

#### ***Sadabad : après les boues, les eaux pures d'une promenade ottomane***

À la confluence des rivières Cendere et Alibey, les vestiges de la première centrale électrique d'Istanbul, qui abritent désormais le musée d'art contemporain Santral Istanbul, rappellent l'industrialisation précoce de l'estuaire ; ses affluents alimentaient notamment les fabriques de papier (« Kağıthane » en turc) qui ont laissé leur nom à l'arrondissement. Les eaux troubles s'y déversant témoignent aujourd'hui du sort réservé aux anciennes « eaux douces d'Europe ». Les plans d'urbanisme d'Henri Prost prévoyaient dès 1936 d'y concentrer les industries. Quinze ans plus tard, Ernest Mamboury cite ainsi pêle-mêle « les usines de tissage, de tricotage, les fabriques de caoutchouc, de peinture, d'huile industrielle et comestible, de chocolat, de savon, de verrerie, d'installation électriques, de petite mécanique, de constructions navales, de ciment, de briques et de tuiles, les laboratoires de chimie et de produits pharmaceutiques, les fabriques de bière, de vins, de liqueurs, de tabac, la confection des vêtements et des chaussures, le mobilier, etc. »<sup>29</sup>, sans manquer de remarquer que l'estuaire tend de plus en plus à s'enliser par l'apport d'alluvions et de déchets de toutes sortes provenant des usines et fabriques. Au milieu du siècle, les eaux de la Corne d'or sont déjà « presque toujours sales et boueuses »<sup>30</sup>, une partie des égouts de la ville s'y déversent.

Au milieu des années 1990 l'administration des eaux et canalisation d'Istanbul entreprend de curer ces boues<sup>31</sup>. L'énorme investissement technique et financier déployé par İSKİ et l'İBB

---

<sup>26</sup> 20 novembre 2011, « Istanbul gets record budget for 2012, transport funds leading », *Hürriyet Daily News*.

<sup>27</sup> Le vert étant interprété par certains comme une référence à un modèle de « ville islamique globale » (C. Tuğal, 2008, p. 79).

<sup>28</sup> Photo issue du fond de l'Observatoire Urbain d'Istanbul

<sup>29</sup> E. Mamboury, 1951, p. 30.

<sup>30</sup> E. Mamboury, 1951, p. 18.

<sup>31</sup> İSKİ, 2001, p. 22.

tente d'effacer les stigmates de la séquence industrielle. Après avoir lancé les travaux de dépollution en 1995, İSKİ déclare 1997 « année de l'Estuaire », faisant ainsi de ce projet une vitrine de son engagement dans les problématiques environnementales. En plus du curage de cinq million de mètres cubes de boues, la construction du système de canalisation avec collecteurs et stations d'épurations, de la péninsule historique jusqu'aux plus fortes concentrations industrielles des quartiers d'Eyüp et de Kağıthane, est présentée comme une succession d'exploits techniques témoignant de l'ampleur des investissements de la grande mairie d'Istanbul et de l'İSKİ : 653 millions de dollars les dix dernières années (selon les intéressés). La dernière réalisation, inaugurée en janvier 2012, est tout aussi spectaculaire : un tunnel détournant les eaux (salines) du Bosphore doit permettre d'oxygéner les « eaux douces ». Elle n'en est pas moins révélatrice du prisme à travers lequel les questions environnementales sont appréhendées.

Le projet mené sur l'estuaire se distingue aussi des quatre autres projets de protection de la nature d'İSKİ. Tandis que la présentation des autres cas se limite à des considérations techniques, la Corne d'or fait l'objet d'un rappel historique : y sont évoquées la luxuriance de la période ottomane (faisant l'ellipse de la période byzantine) et la décadence des années d'industrialisation incarnées par Menderes. À ce point, l'approche technique rejoint le discours idéologique. Lorsque les initiatives environnementales concernant les autres projets sont présentées comme des exploits industriels, celles portant sur la Corne d'or affichent d'abord la volonté de restaurer un lustre perdu. Le curage des boues donne dans la démesure et le spectaculaire. Il s'accompagne d'une campagne de communication via le magazine de la régie des eaux, les bulletins municipaux et les médias, qui évoquent l'époque mythifiée des eaux douces d'Europe. Les édiles ne perdent pas l'occasion de se présenter comme les héros de cette épopée des temps modernes.

### *Décor nostalgique et paysage d'une nouvelle urbanité*

La référence appuyée (notamment par la présentation d'anciennes estampes) aux eaux douces réhabilite une distinction, qui a prévalu jusqu'au milieu du XIX<sup>e</sup> siècle, entre les zones portuaires à l'embouchure de l'estuaire et la partie située en amont, réservée à des activités de loisir. Derrière la muraille terrestre, après la trésorerie et la fabrique de fez, la mosquée et le mausolée d'Eyüp marquaient l'entrée dans cette zone de promenade de la noblesse ottomane (*mesire* en ottoman); plusieurs palais dédiés aux femmes de sultans y étaient établis, les îles se prêtaient au cabotage des barques du sultan. L'ensemble est cristallisé dans l'image emblématique du petit pont de bois.

Les eaux purifiées du début de la Corne d'or et les parcs aménagés sur les rives transforment ce secteur en une zone de divertissements et de loisirs. S'y trouvent notamment un dolphinarium, le musée Miniatürk, le musée Koç ainsi que d'autres attractions pour enfants, intercalées avec des installations sportives et des établissements religieux, dont la mosquée d'Eyüp et deux *tekke* (loges de confréries religieuses) récemment rénovés. Les barques d'Eyüp, qui invitent à la navigation entre les îles et le navire de dépollution, complètent le tableau des différents investissements dont les anciennes eaux douces font actuellement l'objet. Les institutions municipales y ont un rôle prépondérant. Les 138 projets par an revendiqués par le maire d'arrondissement d'Eyüp au cours de la campagne « nous l'avons promis, nous l'avons fait » (en 2011), reflètent leurs priorités. Les affiches placardées sur le boulevard Silaharağa distinguent le sport (construction d'une halle), l'éducation (construction

d'une école primaire), la culture (ouverture d'un centre culturel) et le patrimoine (restauration de fontaines). L'environnement est intégré au patrimoine, à travers lequel il prend une acception purement paysagère : il apparaît sous les traits minéralisés du parvis de la mosquée d'Eyüp et de neuf fontaines fraîchement restaurées. Ainsi, « la fabrique précipitée d'une séduisante façade historico-paysagère [...] continue à tenir lieu de politique environnementale »<sup>32</sup>, et pas seulement dans les secteurs touristiques.

Modeler le paysage, c'est aussi forger un mode de vie. Les politiques de développement s'apparentent en effet à une entreprise de civilisation des mœurs menée de concert par les municipalités et des entreprises affiliées. D'une part, les municipalités d'arrondissement se veulent pragmatiques et pédagogiques ; la fonction symbolique dévolue à l'environnement est ainsi couplée à des initiatives de sensibilisation auprès des écoliers et des administrés. La tulipe, symbole (ottoman par excellence) d'une ville « qui respire » est fêtée de manière à encourager le respect des espaces verts. La planter dans les bordures municipales peut être une façon de se prémunir contre les dépôts d'ordures. La puissance publique s'érige alors en modèle initiateur de nouvelles pratiques, d'une « forme de civisme local »<sup>33</sup>. D'autre part, les actions sur l'infrastructure sont déléguées : l'engagement d'İSKİ dans la lutte contre l'insalubrité des quartiers populaires en est un exemple; l'adduction d'eau potable est couplée à la canalisation des rejets domestiques.

Le rôle de la compagnie de distribution du gaz naturel (İGDAŞ) marque une étape plus avancée de ce processus. Le chauffage-gaz symbolise, par opposition au charbon, le confort d'une vie urbaine débarrassée des stigmates industriels. La progression des raccordements au gaz peut en effet servir d'indicateur de la modernisation de l'habitat<sup>34</sup>. Les épaisses fumées dégagées en hiver par les poêles sont autant de marqueurs olfactifs et visuels désignant les quartiers populaires. Ces quartiers sont de plus perçus comme des réservoirs des voix d'une clientèle électorale conservatrice ; les distributions gratuites et massives de charbon avant les élections de 2009, qui ont servi d'argument de campagne à l'AKP<sup>35</sup> montrent aussi la volatilité des préoccupations écologiques. L'implantation du siège d'İGDAŞ dans l'espace vert de *Silahtarağa*, au bord des eaux douces, nous semble significative de cette double orientation des politiques environnementales. D'une part, situé sous les quartiers d'Eyüp et de Kagithane, il témoigne du développement des infrastructures dans les quartiers populaires. D'autre part, les modes d'appropriation du parc, très fréquenté durant les beaux jours, montrent la persistance d'un habitus populaire : ils sont un lieu privilégié pour le *mangal*, les grillades dominicales. Faisant peu de cas des interdits municipaux, les familles passant leur dimanche au bord de l'eau savourent ainsi une forme de confort qui traduit les mises en scènes et mises en gardes paysagères en des formes de civilité relativement indépendantes des prescriptions institutionnelles.

---

<sup>32</sup> J-F Pérouse, 2011, p. 64.

<sup>33</sup> J-F Pérouse, 2011, p. 78.

<sup>34</sup> M. Güvenç, 2010.

<sup>35</sup> Le Parti pour la justice et le développement (AKP) a d'ailleurs installé son siège départemental à proximité, face à la Corne d'Or, sur les quais de Sütlüce. La Müsiad, association des industriels et hommes d'affaires indépendants, « islamiquement orientée » et « européanisée » (Yankaya D., 2009) est installée à quelques dizaines de mètres.

## *De l'estuaire aux sources du Cendere : un aménagement séquentiel et cloisonné du territoire*

Schématisé par le master plan de 1995, l'aménagement de la Corne d'or repose sur une vision fonctionnaliste de l'espace urbain, une séparation des fonctions peu compatible avec une gestion transversale des problématiques environnementale et sociales des territoires visés. Les quartiers riverains se succèdent en une combinaison de quelques catégories qui en fixent les usages et les caractéristiques : Galata et Eminönü (fonctions commerciales couplées au tourisme), Cibali et Kasımpaşa (fonctions industrielles), Fener et Balat (fonctions religieuses et culturelles ; quartiers grec et juif), Ayvansaray (quais et palais), Eyüp (fonctions religieuses ; quartier spécifiquement musulman), tandis qu'on ne retient de Kağıthane que le secteur de Sadabad pour souligner les fonctions culturelles et de loisirs dévolues à l'ancien lieu de villégiature ottoman<sup>36</sup>. Les activités de tourisme, de commerce, de loisir, culture, ou divertissement, s'articulent ainsi à une classification minimale du bâti distinguant patrimoine, espaces verts et établissements religieux. Plaquée sur une réalité complexe, cette vision séquentielle du territoire a encouragé une succession de projets qui ne s'ajustent ni entre eux ni aux ambitions annoncées. La Corne d'or actuelle est en effet loin de répondre aux espérances formulées fièrement par les édiles. On le constate *de visu* et dès que l'on sort des discours d'autopromotion : « avec des centres de conventions au milieu de quartiers populaires, quelques rares galeries d'art jouxtant des bâtiments historiques détruits, et de nouveaux musées à côté de logements squattés, il est difficile de percevoir ce secteur comme 'une source d'honneur pour Istanbul' »<sup>37</sup>.

Les projets de protection de l'environnement d'İSKİ s'inscrivent dans une logique similaire. D'une part, ils sont focalisés sur des secteurs délimités et leur approche techniciste fait abstraction des dynamiques hydrologiques plus générales. Le détournement des eaux du Bosphore pour nettoyer l'amont de l'estuaire est symptomatique de cette approche: l'exploit technique occulte la prise en compte des bassins versants des rivières Cendere et Alibey. Les aménagements réalisés en aval du Cendere ne peuvent résoudre les problèmes de pollution sans s'intéresser aux rejets toxiques en amont, quand bien même ils seraient dilués dans les eaux du Bosphore. Ce qui est valable à propos du fleuve Ayamama l'est tout aussi pour ce bassin versant : « tant que les rejets incontrôlés dans le bassin supérieur continueront, les investissements sur la section inférieure seront condamnés à n'être que des manipulations de façade »<sup>38</sup>. L'arrondissement de Kağıthane, qui tire son nom d'anciennes usines à papier, est un secteur industriel historique. Corrompant l'image idyllique de Sadabad, de ses parcs et villégiatures ottomanes, les mousses et les odeurs charriées par la rivière nous incitent à remonter le parc situé à l'embouchure pour observer de plus près les industries implantées sur les rives. Au dessus de la mosquée Sadabad et de la mairie d'arrondissement, le fond de vallée perd son aspect de parc paysager. Imprimeries et industries de peintures, usines de cuivre, d'aluminium et de produits électroniques, usines textiles, de traitement du cuir et de fabrication de tapis, marbriers, se succèdent en remontant le cours du Cendere. La station d'épuration d'İSKİ, située à une centaine de mètres de ses rives ne contrôle manifestement pas tous leurs rejets.

---

<sup>36</sup> B. Önem & K. Arsanlı, 2006, p. 14.

<sup>37</sup> D. Bezmez, 2008, p. 817.

<sup>38</sup> J-F. Pérouse, 2010b, p. 62.

Par ailleurs, les zones résidentielles construites à flanc de coteau, bien qu'ayant des noms évocateurs (*site*<sup>39</sup> Sadabad, *site* Tulipe), ne contribuent guère à restaurer l'ancien écosystème. En bétonnant et asphaltant les pentes, elles renforcent un ruissellement qui s'est déjà révélé dévastateur lors des inondations de septembre 2009 ; « l'urbanisation mal contrôlée » était alors dénoncée par les autorités publiques. Les 128 maisons à terrasse et 155 appartements construits sur plus de cinq hectares par KİPTAŞ<sup>40</sup> forment un ensemble sécurisé avec terrain de sport, aires de jeux et salle de prière, qui surplombent le parc aménagé à l'embouchure de la rivière ; elles sont sensées « faire renaître le plaisir des jours de Sadabad » et lier « la satisfaction du passé [...] au confort du futur » (selon la présentation en ligne de KİPTAŞ). L'ensemble est ainsi destiné à des classes moyennes relativement aisées. D'une part, cette occupation des sols dans les secteurs centraux, parfois en prétextant des mesures de sécurisation pour raser un *gecekondu* (qui ménageait souvent un peu plus la couverture végétale), se fait au détriment de toute gestion de l'écoulement naturel des eaux. Elle est un exemple de la logique *top-down* qui caractérise ces grands projets ; chaque acteur produisant sa propre planification indépendamment des autres – intervenant pourtant sur le même périmètre – elle conduit à un cloisonnement des problématiques environnementales sans faire l'objet d'une réelle coordination par les institutions municipales. D'autre part, elle fait preuve d'une sorte de myopie dans son incapacité à mener une réflexion à l'échelle métropolitaine. Les surfaces construites ne résolvent pas pour autant les problèmes d'extension de l'aire urbaine ; en repoussant les populations moins dotées aux marges de l'agglomération (dans des immeubles d'appartements), elles renforcent le clivage entre deux modes d'habitat plutôt que d'inciter à la mixité sociale.

Symbole des contradictions flagrantes dans la gestion des eaux et des séquences alternées entre industrie et patrimoine, le contraste entre le musée d'İSKİ et le corridor industriel en amont est particulièrement marqué. Entre le second périphérique (TEM) et l'enclave dorée de Kemerburgaz ainsi que les vertueuses eaux d'Hamidiye, la vallée où gît le Cendere est un sinueux corridor industriel, impensé territorial de la qualité des eaux en aval. Au début de cette séquence, le projet de musée à la gloire des "civilisations de l'eau", l'une des thématiques initiales d'*Istanbul 2010, Capitale européenne de la culture*, semble témoigner de la continuation de la vision patrimoniale décrite en aval. La suite de la vallée offre un tout autre paysage. Le lit du Cendere sert de déversoir bien commode à toute une série d'industries plus polluantes les unes que les autres (plasturgie, ciment, etc.). L'état du cours d'eau et ses conséquences sur la santé humaine sont d'autant plus inquiétants que l'eau est toujours prélevée dans les environs pour la mise en bouteille. L'un des principaux responsables de cette pollution caractérisée n'est autre que l'industrie pharmaceutique du groupe Eczacıbaşı<sup>41</sup>, par ailleurs l'un des plus gros mécènes d'art contemporain, vecteur du nouveau rôle qu'occupe Istanbul sur ce marché.

### photos kemerB Hamidiye

---

<sup>39</sup> « Site », en turc, équivaut au complexe résidentiel fermé et protégé.

<sup>40</sup> Cette entreprise de sous-traitance est détenue à 50% par la Municipalité du Grand Istanbul depuis 1995. Elle peut compter sur l'argument antisismique pour justifier la construction de pavillons et de villas d'un ou deux étages (et donc moins sensibles aux secousses) et acquérir des terrains dans des secteurs prisés pour leur stabilité ; l'acquisition de parcelles constructibles étant facilitée par ses relations privilégiées avec l'İBB.

<sup>41</sup> L'alerte par l'Observatoire Urbain d'Istanbul auprès de l'IFC (entreprise affiliée à la Banque Mondiale) est restée lettre morte depuis 2009 du fait du poids politique de ces groupes.

## *Hamidiye et Kemberburgaz, sources et symboles d'un environnement domestiqué*

La source Hamidiye, captée par le sultan Abdul Hamit II en 1896, est un bon exemple des enjeux symboliques attachés à la distribution de l'eau. Mamboury le rappelle : « jusqu'au commencement de ce siècle, tous les conduits ayant été fait dans un double but religieux et impérial, soit par les sultans, soit par des particuliers, l'administration et l'entretien en étaient confiés au Ministère de l'Efkaf »<sup>42</sup>. La prise en main du service des eaux par la municipalité d'Istanbul marque ainsi une rupture avec la tradition ottomane ; cette forme de laïcisation détache la ressource de ses assises religieuses et sociétales. Aussi, en ouvrant son chapitre sur Istanbul par une exaltation nostalgique de ses eaux guérisseuses, Tanpınar laisse apparaître le déficit symbolique qu'engendra ce passage de relai : « Istanbul *était* la ville des sources fraîches, limpides, bienfaisantes »<sup>43</sup>.

Relancée en 1979, l'entreprise Hamidiye, qui exploite la « source des sultans » (selon ses propres termes) depuis un site adossé à l'aqueduc Bahçeköy, adopte une stratégie marketing reprenant le symbole de la tulipe et les évocations du siècle de Soliman le Magnifique. Actionnaire de l'entreprise, l'İBB affiche explicitement ses intentions de renouer avec les traditions impériales ; l'eau aujourd'hui puisée deux cents mètres sous la forêt de Belgrade est assimilée à celle qui abreuvait les 145 fontaines de jadis. En maintenant dix-sept d'entre elles en activité, la municipalité, qui a réorganisé l'entreprise sous la mandature du parti de l'Islam politique en 1994, inscrit ses œuvres de bienfaisance dans la lignée de l'époque ottomane. L'alimentation (revendiquées par l'entreprise) quotidienne et gratuite de 200 000 personnes en eau de source, dans des établissements publics, religieux et hôpitaux et lieux de pique-nique, fait ainsi la promotion d'un mode de redistribution emprunt de valeurs religieuses, voire impériales (la diffusion internationale de cette eau étant le second argument marketing majeur). Cette bienfaisance, ajoutée aux exploits techniques d'İSKİ (qui est aussi partenaire de l'entreprise Hamidiye) contribue à l'élaboration de nouvelles formes de prestige dont se revêtent les édiles municipaux.

Mélange d'architecture néo-ottomane et de petite maison dans la prairie au milieu de la clairière, mélange qui transcende les clivages politiques par l'américanisation des modes de vie, la *gated community* Kemer Country fait figure de pionnière à l'échelle du grand Istanbul. Elle se situe à quelques centaines de mètres des sources Hamidiye. Avec son lac artificiel et ses nombreux espaces paysagers, dont son golf comme summum de l'espace vert, le complexe résidentiel fermé de Kemer Country est une enclave qui vit repliée dans un idéal d'autosuffisance avec ses propres ressources énergétiques et hydrauliques. Coupée du milieu environnant et servant de modèle à l'ensemble du secteur urbain, la vie dans l'entre-soi de la *site* tente de refonder une urbanité supposée perdue à distance des quartiers historiques. Puisant dans un symbolisme qui n'est pas sans rappeler les mises en scènes évoquées précédemment (avec des noms de résidences aux consonances ottomanes), ces initiatives privées sont un étrange miroir des politiques publiques (en l'espèce, plutôt semi-publiques) menées en aval.

La constitution de ce secteur post urbain en une vaste enclave où se juxtaposent les *site* doit beaucoup au flou juridique régissant la propriété des terrains dans les marges boisées de la partie européenne, en particulier dans ce qui était alors les municipalités de second rang : aux

---

<sup>42</sup> E. Mamboury, 1951, p. 203.

<sup>43</sup> A.H. Tanpınar, 1995, p.30.

« confins confus entre plusieurs souverainetés [...] aux compétences respectives encore mal définies, [...] le développement de la construction n'[y] est soumis à aucun document d'urbanisme précis »<sup>44</sup>. A ce morcellement répond celui des bassins versants. Non intégrée, « dans la mesure où elle ne se déploie pas à l'échelle pertinente des bassins versants », soumise à « des logiques sectorielles et institutionnelles », la gestion de l'eau « butte [aussi] sur le morcellement administratif entre les divers arrondissements d'Istanbul »<sup>45</sup>. Ces sources de fragmentation se reproduisent pour ainsi dire *ad libitum* en poursuivant vers l'amont du Cendere. Un développement urbain, assez comparable à celui décrit à Los Angeles par Mike Davis dans *City of Quartz*, voit les aménités initialement escomptées par les promoteurs immobiliers des *site* se réduire au fur et à mesure du processus d'urbanisation. La petite clairière est désormais très bruyante, traversée par une autoroute empruntée par les camions se rendant à la déchetterie toute proche ou vers les carrières. Certes, le foncier ne perd pas de sa valeur, celle-ci augmentera même avec la future implantation d'un troisième périphérique autoroutier<sup>46</sup>. Cependant ce dernier signera la fin de tout espoir de préserver un tant soit peu les eaux déjà troubles du Cendere.

## **Conclusion**

À l'heure où la mégapole stambouliote poursuit sa croissance spéculative effrénée, les questions écologiques pèsent de peu de poids dans les considérations de la plupart des décideurs, politiques et économiques, ceux-ci pensant à tort que les réserves environnementales d'une aire urbaine en inflation croissante sont bien loin d'être épuisées<sup>47</sup>. Pourtant dès 2035, les ressources en eau seront insuffisantes au regard de la demande urbaine de la métropole. Face à cet horizon qui semble inéluctable, les édiles invoquent la durabilité en guise de symbole, néanmoins leurs préoccupations sont davantage tournées vers des ambitions économiques peu compatibles avec cet impératif. Si pensée du développement il y a, celle-ci est assumée de manière à répondre à la fois aux injonctions d'internationalisation et à une demande intérieure où se distingue un électorat réceptif à un modèle qui serait proprement national à savoir turc et musulman. Les contreparties patrimoniales ou écologiques à la prise en compte du développement durable font donc l'objet d'interprétations spécifiques pouvant assumer, voire revendiquer, leur indépendance vis-à-vis de critères imposés depuis l'extérieur.

---

<sup>44</sup> J-F. Pérouse, 2004, p. 144.

<sup>45</sup> J-F. Pérouse, 2010b, p. 63.

<sup>46</sup> Y. Morvan & B. Montabone, 2010.

<sup>47</sup> Voir les annonces régulières dans la presse, par exemple : le 20 mai 2011, « *New Istanbul will have no water problems for 50 years* », *Türkiye* ou le 20 décembre 2011, « *Su riski yok* », *Takvim* ».

## Bibliographie

### Ouvrages

- Copeaux E., 1997, *Espaces et temps de la nation turque. Analyse d'une historiographie nationaliste, 1931-1993*, Paris, CNRS-Éditions
- Davis M., 1992, *City of quartz, excavating the future in Los Angeles*, Londres, Vintage
- Ekinci O., 1994, *İnsan Hakları ve Çevre. Araştırma-İnceleme*, Istanbul, Anahtar Kitaplar
- Göncüoğlu S. F. (dir.), 2004, *Dünyü ve Bugünü ile Haliç Sempozyumu, 22-23 Mayıs 2003, Cibali İstanbul*, Istanbul, Kadir Has Üniversitesi yayınları
- Mamboury E., 1951, *Istanbul Touristique*, Istanbul, Çituri Biraderler Basımevi
- Tanpınar A.H., 1995, *Cinq villes, Istanbul, Bursa, Konya, Erzurum, Ankara*, Paris, Publisud-Unesco
- Ünsaldi L., 2011, *Le développement vu de Turquie*, Paris, L'Harmattan

### Articles et chapitres d'ouvrages

- Bezmez D., 2008, « The Politics of Urban Waterfront Regeneration: The Case of Haliç (the Golden Horn), Istanbul », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 32, n° 4, p. 815-840
- Chauvel B., 2011, « “Retour” et “reconquête” de la péninsule historique : discours et usages distinctifs autour du patrimoine de Fener et Çarşamba », *EchoGéo*, n°16, Url : <http://echogeo.revues.org/12463>
- Cohen M., 1996, « Habitat II et le défi de l'environnement urbain : pour une approche des deux définitions de l'habitat », *Revue Internationale des Sciences Sociales*, n°147, p.115-120
- Dokmeci V. et Gunay Z., 2011, « Culture-led regeneration of Istanbul waterfront: Golden Horn Cultural Valley Project », *Cities*, doi:10.1016/j.cities.2011.08.010
- Douay N. et Moriconi-Ebrard F., « La métropolisation dans l'espace méditerranéen », in Lazzeri Y. et Moustier E (dir.), *Le développement durable dans l'espace méditerranéen : une gouvernance à inventer. Enjeux et propositions*, Paris, L'Harmattan, 2010, p. 79-96
- Erin S., 1986, « Géoécologie de la région d'Istanbul », *Travaux de l'Institut de Géographie de Reims, Reims*, n°65-66, p.7-16
- Guesnier B., 2010, « L'eau et le développement durable : un couple en rupture sans gouvernance sociétale et coopération décentralisée », *Développement durable et territoires*, vol. 1, n° 1, Url : <http://developpementdurable.revues.org/8376>
- Güvenç M., 2010, « Istanbul 1910-2010 : une approche historique et socio-spatiale », *Urbanisme*, n°374, p. 47-51
- Kadirbeyoğlu Z., (2010) « In the Land of the Ostriches: Developmentalism, Environmental Degradation and Forced Migration in Turkey », in T. Afifi et J. Jager. (éd.), *Environment, Forced Migration and Social Vulnerability*. Berlin, Springer, p. 1-11
- Keyder C., 2005, « Globalization and Social Exclusion in Istanbul », *International Journal of Urban and Regional Research*, vol. 29.1, pp. 124-134
- Morvan Y. et Montabone B., 2011, « Istanbul : la carte du troisième pont sur le Bosphore », *EspacesTemps.net*, Url : <http://espacestemp.net/document8781.html>
- Morvan Y., 2011, « Kanal Istanbul, un “projet fou” au service d'ambitions politiques », *Métropolitiques*, 27 juin. Url: <http://www.metropolitiques.eu>
- Morvan Y. et Montabone B., 2010, « Le pont de la rente. Les enjeux fonciers du troisième pont sur le Bosphore à Istanbul ». *Etudes foncières*, n° 148, p. 20-25

- Navez-Bouchanine F., 2007, « Le développement urbain durable : “best practice” ou leurre méthodologique ? », *Espaces et sociétés*, n° 131, p. 101-116
- Pérouse J-F., 2011, « L’impératif du développement durable à Istanbul : une domestication contrariée, partielle et opportuniste », in Barthel P.-A. et Zaki L. (dir.), *Expérimenter la “ville durable” au sud de la Méditerranée*, Paris, Editions de l’Aube, p. 55-82
- Pérouse J-F., 2010a, « Istanbul depuis 1923 : la difficile entrée dans le XX<sup>e</sup> siècle ? » in Monceau (dir.), *Istanbul ; Histoire, promenades, anthologie, dictionnaire*, Paris, Laffont, p. 231-291
- Pérouse J-F., 2010b, « Vallées niées, rivières morcelées... La durabilité en danger », *Urbanisme*, n° 374, p. 62-65
- Pérouse J-F., 2004. « Les “cités sécurisées” des territoires périphériques de l’arrondissement d’Eyüp (Istanbul) ou les mirages de la distinction ». *L’information géographique*, n° 2, p. 139-154
- Tuğal C., 2008, « The greening of Istanbul », *New Left Review*, n°51, p. 65-80
- Yankaya D., 2009, « The Europeanization of MÜSİAD: Political opportunism, Economic Europeanization, Islamic Euroscepticism », *European Journal of Turkish Studies*, n° 9, Url: <http://ejts.revues.org/index3696.html>

### **Cartes et ressources électroniques**

- Cecen K., *Istanbul'da Osmanlı Devrindeki Su Tesisleri*, Istanbul, ITÜ, 1984 (carte : Kırkçeşme, Taksim ve Hamidiye suları, isale hattı)
- Heller J.-J., 1844, *Nouvel Atlas physique, politique et historique de l’Empire Ottoman et des Etats limitrophes en Europe, en Asie et en Afrique*, Paris, Bellizard & Dufour
- İBB, *Istanbul Şehir Rehberi*, (Guide de la ville d’Istanbul), Url : <http://sehirrehberi.ibb.gov.tr>
- Lebouteiller P., Pérouse J-F., 2005, *Atlas électronique de la croissance d’Istanbul du XVIII<sup>e</sup> siècle à nos jours*, Istanbul, IFEA-OUI

### **Autres ressources**

- Cankat A., Özyaydın G. (dir.), 2011, *La vallée de Cendere à Istanbul comme système fédérateur d’urbanité : réactiver la géographie pour une métropole soutenable*, Atelier de projet européen : Villes, Territoires, Sociétés
- Fabianski C., 2004, *L’eau dans une perspective de développement durable à Istanbul : la prise en charge de la pauvreté*, mémoire de master, mémoire de maîtrise, économie des transports et aménagement du territoire, université Lyon 2
- İSKİ, 2001, *Mavi Haliç*, Istanbul, İSKİ & İBB (plaquette promotionnelle des travaux de dépollution)
- Observatoire Urbain d’Istanbul, 2010-2011, *Nature refoulée et urbanisation : analyse in situ de l’état et de l’usage des rivières se jetant dans la mer de Marmara et le Bosphore*, Istanbul, IFEA. Url : <http://oui.hypotheses.org>
- Önem B., Arslanlı K., 2006, « The Golden Horn: Potential on Touristic and Cultural Identity », Volos, 46th Congress of the European Regional Science Association
- Stoquart R., 1997, *Projet de réhabilitation des quartiers de Balat et de Fener (péninsule historique d’Istanbul) : diagnostic et premières orientations opérationnelles*. Istanbul, Mairie de Fatih, Union Européenne, Unesco
- Yılmaz İ., 2011, *An Istanbul perspective on regional water problems and search for solutions*, Istanbul Outcomes of the 2<sup>nd</sup> Istanbul International Water Forum